



Make America Great Again

Nicolas Gachon

► To cite this version:

Nicolas Gachon. Make America Great Again: normes de l'apocalypse et apocalypse des normes dans l'Amérique de Donald Trump. Colloque "Formes apocalyptiques du pouvoir et programmes apocalyptiques", RIRRA21, EMMA, TransCrit (Université Paris 8), HCTI (UBO), Montpellier, 12-14 mars 2018, 2018, Montpellier, France. hal-01958261

HAL Id: hal-01958261

<https://hal.science/hal-01958261>

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

« Make America Great Again » : apocalypse des normes et normes de l'apocalypse dans l'Amérique de Donald Trump (2015-2017)

Nicolas Gachon
Université Paul Valéry Montpellier 3

Le 10 juin 2015, six jours avant la déclaration de candidature de Donald Trump à la Maison Blanche, Reince Priebus, alors président du Parti républicain, affirmait que son parti ne pourrait plus exister en tant que parti national s'il ne remportait pas l'élection présidentielle de 2016 après les deux mandats de Barack Obama¹. Le spectre d'une mort politique annoncée se précisa lorsque l'état-major républicain comprit au printemps 2016 que le *Grand Old Party* était en passe d'investir le candidat le plus improbable de toute son histoire. George W. Bush lui-même entrevit l'apocalypse, redoutant désormais de devoir rester le dernier président des États-Unis républicain². La déclaration de candidature de Donald Trump le 16 juin 2015 fut immédiatement perçue comme un séisme dont la nature inédite généra une forte anxiété, sociale et politique, savamment attisée par l'intéressé lui-même. Les résultats de l'élection du 8 novembre 2016 donnèrent finalement lieu, aux États-Unis comme à travers le monde, à toutes sortes de réactions et de sur-réactions, épidermiques, d'ordre émotionnel, et parfois aux prophéties les plus étranges, apocalyptiques pour la plupart. En France, la Une de l'édition spéciale du journal *Libération* fut intitulée « Trumpocalypse »³ tandis qu'en Angleterre le *Sun*⁴, référence biblique approximative à l'appui, affirma bientôt que Donald Trump était l'Antéchrist, celui dont les Écritures disent qu'il apportera l'apocalypse. Toujours selon le *Sun*, Nostradamus aurait d'ailleurs prédit la victoire de Donald Trump et l'aurait désignée comme élément déclencheur de la fin du monde. Dès lors la boîte de Pandore était ouverte : la tour Trump se situe au 666 Fifth Avenue à New York⁵ et mesure 666 pieds⁶ ; Trump a hérité de son empire immobilier le jour du décès de sa grand-mère le 6-6-66 (6 juin 1966) ; il a déclaré sa candidature le 16 juin 2015 ($6+(1 \times 6)+(1+5)=6-6-6$) ; et l'année 2016, celle de sa victoire, peut se décomposer comme suit : $666+666+666+6+6+6$ ⁷. Si de telles équations restent sans grande conséquence sur un plan strictement politique, la référence à l'Antéchrist est néanmoins intéressante puisque c'est Barack Obama qui, jusqu'alors, depuis 2008, avait été régulièrement désigné comme l'Antéchrist. Un sondage révéla en 2013 que 13% des électeurs pensaient que Barack Obama était l'Antéchrist, que

¹ *The Laura Ingraham Show*, Talk Radio Network, Central Point, Oregon, 10 June 2015. <http://www.lauraingraham.com/b/Priebus:-2016-is-Do-or-Die-for-GOP/42673713705972983.html> (accessed 2 February 2018).

² Shane GOLDMACHER, « Inside the GOP's Shadow Convention », *Politico Magazine*, 19 July 2016. <http://www.politico.com/magazine/story/2016/07/mc-2016-gop-republican-party-leaders-future-donald-trump-214065#ixzz4ErERAlNy%20/> (accessed 2 February 2018).

³ « Trumpocalypse », édition spéciale, *Libération*, 9 novembre 2016.

⁴ Maryse GODDEN, « Don the Devil. Donald Trump is the Antichrist who'll bring the Apocalypse », *The Sun*, 11 November 2016. <https://www.thesun.co.uk/news/2164041/donald-trump-is-the-antichrist-wholl-bring-to-apocalypse-crackpots-claim-citing-bible-references-to-a-charismatic-big-talker-sparking-the-end-of-the-world/> (accessed 2 February 2018).

⁵ Ce qui est inexact puisqu'elle se situe aux 721-725.

⁶ Ce qui est difficilement vérifiable au pied près, la hauteur officielle étant 664 pieds.

⁷ Maryse GODDEN, « Don the Devil », *op. cit.*

37% de ces mêmes électeurs (58% pour les électeurs républicains) considéraient que le réchauffement climatique était une supercherie, 28% qu'une élite mondialiste avait pour dessein de développer un gouvernement mondial autoritaire, 11% que leur gouvernement avait sciemment laissé les attentats du 11-septembre se produire¹. C'est pour une part dans ce type de données, dans le contexte politique qu'elles laissent entrevoir, dans le rapport du peuple américain au discours et aux idées politiques qu'il faut d'abord chercher les fondements d'une forme apocalyptique de pouvoir incarnée par Donald Trump. Pour les opposants à Trump, majoritaires en termes de vote populaire, le sentiment d'apocalypse se nourrissait en 2016 d'une anxiété face à un renversement des valeurs incarnées par les États-Unis depuis leur fondation et à une remise en cause de l'ordre international établi après la Seconde Guerre mondiale. Il avait surtout ceci de tout à fait inédit, d'un point de vue politique et démocratique, qu'il se trouvait adossé à la crainte de voir un président des États-Unis mettre en œuvre le programme pour lequel il avait précisément été élu.

L'apocalypse des idées

Aux États-Unis comme dans d'autres systèmes comparables, la vie démocratique repose sur des dynamiques croisées de suffrage et de représentation, sous-tendues par un débat politique garant du fonctionnement paisible des institutions. La polarisation croissante et le recul de la participation² tendent à faire des abstentionnistes la majorité réelle et concourent, par effet de bord, à dévaluer le discours politique : les programmes sont présentés par le biais de campagnes négatives, de débats rétrospectifs, axés sur des questions de procédure extrêmement clivantes qui visent à démarquer les candidats. Cette dévaluation du discours politique conduit à ce que les normes du monde des affaires et de la finance prennent finalement le pas sur le débat démocratique. Il est dès lors un peu moins surprenant qu'un homme d'affaires milliardaire, vedette de télé-réalité sans le moindre mandat électoral à son actif, ait pu occuper un terrain jadis occupé par la politique, donnant le ton dès sa déclaration de candidature en associant richesse et intelligence : « I'm really rich. I [inaudible]. [Applause] And by the way, I'm not even saying that in a—that's the kind of mindset, that's the kind of thinking you need for this country »³. Un tel argument illustre la stimulation paradoxale d'un électorat de plus en plus apathique par un candidat dont il ne pourrait jamais espérer la richesse et qu'il avait pourtant choisi dans le but de punir une classe politique jugée corrompue. Toute désappropriation citoyenne du débat politique le réduit de facto au discours d'une élite, qu'elle soit politique, économique, ou médiatique, et tend par conséquent vers une configuration oligarchique du pouvoir. Tout cela est assez préoccupant dans le sens où le spectre de l'apocalypse peut se parer des attributs du fonctionnement normal des institutions démocratiques. En ce qui concerne les élections présidentielles américaines, le taux de participation le plus élevé depuis le début de ce siècle avait été atteint en 2008 lors de l'élection de Barack Obama mais cette ascendance du Parti démocrate était en

¹ Public Policy Polling, « Conspiracy Theory Poll Results », 2 April 2013. <http://www.publicpolicypolling.com/main/2013/04/conspiracy-theory-poll-results-.html/> (accessed 2 February 2018).

² Tina ROSENBERG, « Increasing Voter Turnout for 2018 and Beyond », *The New York Times*, June 13, 2017. <https://www.nytimes.com/2017/06/13/opinion/increasing-voter-turnout-2018.html> (accessed 1 February 2020). L'année 2014, par exemple, a connu le plus faible taux de participation en plus de 70 ans lorsque 143 millions d'Américains en situation de voter aux élections de mi-mandat se sont abstenus. Voir : United States Elections Project, « 2014 November General Election Turnout Rates ». <http://www.electproject.org/2014g> (accessed 1 February 2020).

³ « Donald Trump announces a presidential bid », *The Washington Post*, 16 June 2015. https://www.washingtonpost.com/news/post-politics/wp/2015/06/16/full-text-donald-trump-announces-a-presidential-bid/?utm_term=.613589319632/ (accessed 17 February 2018).

réalité déjà porteuse des éléments qui nourriraient bientôt l'activisme du mouvement du Tea Party¹ et la poussée de l'Alt-Right.

Le 21 juillet 2016, au quatrième jour de la convention du Parti républicain, le *Washington Post* publia un message à mi-chemin entre le frisson d'angoisse et la prophétie dystopique dans un éditorial intitulé « Donald Trump : The candidate of the apocalypse ». L'éditorial décrivait la période d'angoisse que traversait le pays depuis l'acceptation de l'investiture du Parti républicain par Donald Trump :

These are anxious times in America. [...] For many, of course, a cause of concern is Donald Trump, who accepted the Republican presidential nomination Thursday evening. Belligerent and erratic, Mr. Trump nevertheless has a serious chance to win in November. In his acceptance speech, he sought to enhance his political prospects the only way he knows how: by inflaming public angst, so as to exploit it. [...] Perhaps politically effective because of their simplicity, Mr. Trump's now-familiar formulations would fail as actual policies—because they are simplistic. [...] There is real fear in the land; real pain. But it will take real leadership, not the wishful, demagogic brand Mr. Trump embodied Thursday night, to address this.²

C'est en effet un audit apocalyptique de la situation du pays qui, sous la plume de Stephen Miller, avait permis d'implanter dans l'esprit des délégués la brutale légitimité du programme de Donald Trump :

President Obama has almost doubled our national debt to more than 19 trillion dollars and growing. Yet, what do we have to show for it? Our roads and bridges are falling apart, our airports are in Third World condition, and forty-three million Americans are on food stamps. Now let us consider the state of affairs abroad. Not only have our citizens endured domestic disaster, but they have lived through one international humiliation after another.³

La stratégie de substitution d'un discours apocalyptique au discours politique conventionnel caractérise de la même manière le discours d'investiture de Donald Trump, avec en particulier cette référence marquante à un « carnage américain », appelé à « cesser ici », et « à cesser maintenant », dont la portée résolument populiste s'ancrait dans la remémoration métaphorique d'une Nation indivisible où les Américains partagent un même cœur, un même pays, et un même destin glorieux :

This American carnage stops right here and stops right now. We are one Nation, and their pain is our pain, their dreams are our dreams, and their success will be our success. We share one heart, one home, and one glorious destiny.⁴

De manière récurrente, la rhétorique de Donald Trump projetait une sorte de cliché négatif, donc inversé, de la réalité politique, économique et sociale. Tout candidat cherche naturellement à noircir le bilan du président sortant mais le mandat de Donald Trump s'ouvrait sur des décalages béants avec la réalité, sur une réalité que sa conseillère Kellyanne Conway qualifierait bientôt de réalité « alternative »⁵. Un proche de George Bush avait déjà, en son temps, sévèrement critiqué ce qu'il

¹ David S. MEYER, Nella VAN DYKE, eds. *Understanding the Tea Party Movement*, Burlington, VT : Ashgate, 2014, p. 27.

² Editorial Board, « Donald Trump : The candidate of the apocalypse », *The Washington Post*, 21 July 2016. https://www.washingtonpost.com/opinions/donald-trump-the-candidate-of-the-apocalypse/2016/07/21/b8ae8fbc-4f7e-11e6-a7d8-13d06b37f256_story.html?utm_term=.d3e2d486f10b/ (accessed 8 February 2018).

³ Donald TRUMP, « Address Accepting the Presidential Nomination at the Republican National Convention in Cleveland, Ohio », 21 July 2016, *The American Presidency Project*. <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=117935/> (accessed 17 February 2018).

⁴ Donald TRUMP, « Inaugural Address », 20 January 2017, *The American Presidency Project*. <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=120000/> (accessed 17 February 2018).

⁵ *Meet the Press*, CNBC News, Washington, D.C., 22 January 2017. <https://www.nbcnews.com/meet-the-press/meet-press-01-22-17-n710491/> (accessed 17 August 2018).

qualifiait de « communauté obsédée par les faits » (« reality-based community »¹) pour dénoncer une opposition insuffisamment visionnaire qui ne prenait pas en compte les avancées que permettraient à coup sûr les politiques mises en œuvre. Le bilan de l'ère Obama était assurément critiquable mais il n'existait pas, à proprement parler, de « carnage américain » : l'économie se portait plutôt bien que mal, le Mexique n'envoyait pas de hordes de criminels à la frontière pour voler des emplois et violer des femmes, et, non, l'État Islamique n'avait pas été cofondé par Barack Obama et Hillary Clinton. En filigrane de cette rhétorique caricaturale se cachait néanmoins un discours politique parfaitement calibré pour ce qu'il serait assez juste de qualifier de courant « apocalyptique » de l'électorat américain, et qui constituait en réalité l'essentiel des soutiens, la fameuse « base », de Donald Trump : les évangéliques, les anti-État fédéral et antimondialistes, les membres de l'Alt-right. La plupart de ces individus nourrissent certaines réserves à l'égard de sa personne mais, dans la mesure où Donald Trump était une figure éminemment contradictoire—un milliardaire qui avait fait banqueroute, un homme politique qui n'avait jamais exercé de mandat, et assurément le plus élitiste des populistes—, tous parvinrent à déceler en lui ce que bon leur semblait. Les évangéliques lui pardonnèrent ses écarts de conduite, convaincus qu'ils étaient que Trump pourrait faire basculer la Cour suprême, éviter l'apocalypse qu'allaient tôt ou tard provoquer des Démocrates impies ou parfois même, à l'inverse, apporter lui-même l'apocalypse qui, peut-être, provoquerait le second Avènement du Christ. Lorsque Trump affirma qu'Hillary Clinton était « le diable » et que « l'Amérique [allait] en enfer »², beaucoup, parmi les évangéliques, aimèrent entendre ce qu'il disait et l'entendirent parfaitement. De la même manière les antimondialistes et les anti-État fédéral se sont délectés des théories de Trump sur une sécheresse que le gouvernement fédéral aurait fomentée en Californie durant l'été 2015³, sans parler du réchauffement climatique, conspiration des Chinois pour affaiblir l'économie américaine⁴. Pour de nombreux suprémacistes blancs, enfin, Trump était l'instrument qui allait pouvoir empêcher leur propre représentation de l'apocalypse, à savoir la victoire du multiculturalisme aux États-Unis. Ceux-là savourèrent les théories de Donald Trump sur le certificat de naissance d'Obama et sur les « milliers de musulmans »⁵ qui auraient prétendument fêté les attentats du 11-septembre. Pour une majorité d'Américains, en revanche, celle du vote populaire, c'est bien la crainte de voir un président mettre en œuvre le programme pour lequel il avait été élu qui témoignait au mieux du décalage entre la personne de Donald Trump et ce qui constituait l'essence même des États-Unis. Rares étaient ceux qui s'étaient laissés aller à envisager son élection tant les implications pour l'idée américaine, telle qu'elle était née au 18^{ème} siècle, semblaient cataclysmiques. Si l'élection de Trump était la marque d'un passage de l'utopie à la dystopie, fallait-il encore considérer l'Amérique contemporaine comme le produit d'une idée ?

¹ Voir : Ron SUSKIND, « Faith, Certainty and the Presidency of George W. Bush », *The New York Times Magazine*, 17 October 2004. <https://www.nytimes.com/2004/10/17/magazine/faith-certainty-and-the-presidency-of-george-w-bush.html> (accessed 17 August 2018).

² Jeremy DIAMOND, « Donald Trump calls Hillary Clinton 'the devil' », CNN, 3 August 2016. <https://edition.cnn.com/2016/08/01/politics/donald-trump-hillary-clinton-devil-election-2016/index.html> (accessed 17 August 2018).

³ Steph SOLIS, « Donald Trump tells Californians there is no drought », USA Today, 1 June 2016. <https://eu.usatoday.com/story/news/politics/onpolitics/2016/05/28/donald-trump-tells-californians-there-no-drought/85082174/> (accessed 1 February 2020).

⁴ Louis JACOBSON, « Yes, Donald Trump did call climate change a Chinese hoax », PolitiFact, 3 June 2010. <https://www.politifact.com/truth-o-meter/statements/2016/jun/03/hillary-clinton/yes-donald-trump-did-call-climate-change-chinese-h/> (accessed 1 February 2020).

⁵ Arsalan IFTIKHAR, « Donald Trump Has Never Stopped Lying About Muslims », *The Huffington Post*, 11 December 2017. https://www.huffingtonpost.com/entry/donald-trump-lies-about-muslims_us_5a2db9c1e4b0a290f051c193 (accessed 17 August 2018).

L'apocalypse des normes

Les États-Unis étaient-ils encore un pays d'idées politiques ? Alexander Hamilton écrivait à ce sujet dès les premières lignes du premier *Federalist Paper* :

It has been frequently remarked that it seems to have been reserved to the people of this country, by their conduct and example, to decide the important question, whether societies of men are really capable or not of establishing good government from reflection and choice, or whether they are forever destined to depend for their political constitutions on accident and force.¹

Sous cet angle du hasard ou de la force, la grande idée américaine pouvait effectivement sembler battue en brèche par l'élection de Donald Trump. Paul Ryan, président républicain de la Chambre des représentants, le rappela en mars 2016, « America is the only nation founded an idea—not an identity »², tout comme Barack Obama, président démocrate, l'avait rappelé dans son second discours d'investiture : « What makes us exceptional—what makes us American—is our allegiance to an idea articulated in a declaration made more than two centuries ago »³. En d'autres termes, l'idée américaine n'est pas une simple norme, elle est constitutive du pacte social par le biais duquel les États-Unis se sont construits. Il ne s'agit pas d'un revêtement démocratique mais bien des fondations de tout l'édifice politique. Cette précision est extrêmement importante dans le sens où deux dynamiques en partie contradictoires pouvaient à présent être observées. Si le courant principal de la presse américaine était dans l'ensemble très sévère à l'endroit de Donald Trump, le discours d'opposition s'était polarisé au fil des mois autour de la notion de « norme ». Il suffit de saisir les mots « Trump » et « normes » dans un moteur de recherche pour prendre la mesure de cette tendance. L'idée est Donald Trump ne contrevenait en réalité, a priori en tout cas, à aucune loi mais qu'il contrevenait à toutes sortes de normes. Car on ne s'attendait pas à ce qu'un candidat à la présidence puisse tenir des propos choquants à propos des femmes, tourner un journaliste handicapé en ridicule, remettre en cause la légitimité de certains de ces prédécesseurs, vilipender les médias, traiter des ressortissants étrangers de criminels et de violeurs, etc. Un tel discours pouvait paraître suffisamment grotesque pour être inoffensif, à défaut d'être présidentiel, voire rassurant dans la mesure où les lois de la République, finalement, demeuraient indemnes. Ce discours s'avérait néanmoins dangereux, non pas parce qu'il avait contribué à l'élection de Donald Trump en faisant exulter son électorat mais parce que l'argument induit sur la violation de normes et non de lois, sur le style inédit, inattendu, non présidentiel, choquant, etc. du 45^{ème} président des États-Unis, tendait en réalité davantage à normaliser une désacralisation de la présidence qu'à briser les seules normes du politiquement correct. Les médias, a fortiori les médias d'opposition, se trouvèrent rapidement en porte-à-faux dans la mesure où la surexposition de scandales aboutit généralement à ce que le scandale devienne lui-même la norme. Dans l'Amérique de Trump, l'impensable était devenu ordinaire. Il était assurément très préoccupant de voir le discours politique s'assécher, de voir les États-Unis accepter de sacrifier de prétendues normes dès lors que l'essentiel, à savoir la loi, allait pouvoir être sauvé. Soit ici rappelé que le Congrès des États-Unis s'était trouvé contraint de protéger par la loi toutes sortes de normes qui, en termes d'éthique et de transparence, avaient été violées par

¹ Alexander HAMILTON, *Federalist* No. 1, « General Introduction », *The Independent Journal*, 27 October 1787.

² « Speaker Ryan on the State of American Politics », 23 March 2016. <http://www.speaker.gov/press-release/full-text-speaker-ryan-state-american-politics/> (accessed 17 February 2018).

³ « Inaugural Address by President Barack Obama », <https://obamawhitehouse.archives.gov/the-press-office/2013/01/21/inaugural-address-president-barack-obama> (accessed 17 February 2018).

Richard Nixon à l'époque du Watergate¹. Et il n'est pas interdit de penser que le Congrès, comme dans le procès en destitution de 2020, cherchera également à protéger par la loi d'autres normes éthiques, probablement en termes de conflits d'intérêts ou de situation fiscale, qui auront été rudoyées par Donald Trump. Les normes sont essentielles à la démocratie et au fonctionnement républicain, a fortiori dans le périmètre d'une Constitution relativement imprécise. La Constitution des États-Unis ne stipule d'ailleurs pas explicitement que les lois doivent être respectées, considérant que cela va de soi. Cet argument n'est pas anodin si l'on songe que Donald Trump affirmait au *New York Times*, à propos de ses conflits d'intérêts présumés, « [t]he law is totally on my side, meaning, the president can't have a conflict of interest »², reprenant ainsi la formule de Richard Nixon dans une célèbre interview de mai 1977 : « [w]ell, when the president does it, that means it is not illegal »³.

Le caractère apocalyptique de l'ascension de Donald Trump tenait donc davantage dans la dynamique qui avait été enclenchée que dans un véritable contenu programmatique. Derrière le slogan de campagne « Make America Great Again », derrière les apparences simplistes et les propos réducteurs qui consternaient les uns et galvanisaient les autres se dissimulait une dynamique idéologique plus profonde dont Donald Trump était l'instrument. Alors que l'Amérique des Pères Fondateurs s'était fondée sur une idée, égalitaire, celle d'une Union toujours « plus parfaite », l'Amérique de Donald Trump instrumentalisait singulièrement le concept d'identité. Cette réplique républicaine au libéralisme politique identitaire qui avait marqué l'histoire de la gauche américaine depuis la contre-culture des années 1960⁴, le libéralisme politique du Parti démocrate, avait ceci d'apocalyptique qu'elle anéantissait les fondements sur lesquels les États-Unis avaient cherché à se construire et qui les avaient aidés à s'imposer politiquement et idéologiquement sur la scène internationale dans le sillage de la guerre froide. La guerre d'influence avec l'URSS dans le contexte de la décolonisation et de la théorie géopolitique des dominos avait conduit les élites politiques américaines à reconsidérer, presque dans l'urgence, l'image des États-Unis. Cette crainte de voir l'image des États-Unis provoquer des basculements idéologiques successifs en faveur du communisme avait contribué à précipiter la marche vers la déségrégation et les droits civiques⁵, les Démocrates finissant enfin par prendre leurs distances avec leur frange sudiste. Dans le même ordre d'idée, la notion de « gauche » s'était parée d'une connotation de plus en plus modérée dans le contexte de la guerre froide, au point de se superposer au terme « liberal » et parfois de voir les élus du Parti démocrate, sans parler des universitaires, placés à gauche par les médias eux-mêmes⁶. C'est ce type de recentrage vers une Amérique « mainstream », héritée, pour une part, de la seconde moitié du 20ème siècle et du consensus libéral d'après-guerre, qui se trouvait directement mis à mal par l'élection de Donald Trump. A l'inverse du patriotisme fondateur, le patriotisme que recouvrait le slogan « Make America Great Again » correspondait parfaitement à ce que le philosophe Richard

¹ Voir notamment : *Government in the Sunshine Act* (1976) ; *Ethics in Government Act* (1978) ; *Presidential Records Act* (1978) ; amendements de 1974, 1976 et 1979 au *Federal Election Campaign Act* (1971).

² « Trump's Most Important Quotes from His *Times* Interview, and Why They Matter », *The New York Times*, 23 November 2016. <https://www.nytimes.com/2016/11/23/us/politics/your-guide-to-most-important-quotes-times-trump-interview.html?mcubz=1/> (accessed 17 February 2018).

³ « Edited transcript of David Frost's interview with Richard Nixon broadcast in May 1977 », *The Guardian*, 7 September 2007. <https://www.theguardian.com/theguardian/2007/sep/07/greatinterviews1/> (accessed 17 February 2018).

⁴ Voir à ce sujet : Richard RORTY, *Achieving Our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America*, Cambridge and London : Harvard University Press, 1998.

⁵ Voir à ce sujet : Mary DUDZIAK, *Cold War Civil Rights : Race and the Image of American Democracy*, Princeton and Oxford : Princeton University Press, 2000.

⁶ Voir à ce sujet : Michael KAZIN, « Repenser la gauche américaine », *Cahiers d'histoire*, 108, 2009, pp. 41-59.

Rorty qualifiait dès 1998 de « chauvinisme militariste et obtus »¹, prédisant littéralement l'élection d'une personnalité comme Donald Trump dans un futur plus ou moins lointain :

At that point, something will crack. The nonsuburban electorate will decide that the system has failed and start looking around for a strongman to vote for—someone willing to assure them that, once he is elected, the smug bureaucrats, tricky lawyers, overpaid bond salesmen, and postmodernist professors will no longer be calling the shots.²

Pour les partisans de Donald Trump, pour ceux dont il servait les intérêts idéologiques, les États-Unis étaient par conséquent entrés un nouveau cycle de leur histoire.

Les normes de l'apocalypse

Cette lecture cyclique de l'histoire des États-Unis avait ceci d'apocalyptique qu'elle tendait à faire du 45ème président des États-Unis l'instrument d'un destin funeste. Steve Bannon, directeur de campagne de Donald Trump puis conseiller stratégique à la Maison Blanche jusqu'à son limogeage le 18 août 2017, s'était exprimé ouvertement sur l'instrumentalisation de Donald Trump dans les colonnes de *Vanity Fair* : « Trump is a blunt instrument for us. [...] I don't know whether he really gets it or not »³. Il se trouve que le prisme politique de Steve Bannon était enraciné dans un ouvrage de 1997 publié par William Strauss et Neil Howe sous le titre *The Fourth Turning : What the Cycles of History Tell Us About America's Next Rendezvous with Destiny*⁴. Le documentaire *Generation Zero*⁵ réalisé par Steve Bannon en 2010 était d'ailleurs déjà adossé à *The Fourth Turning*, ainsi qu'à un autre ouvrage des mêmes Strauss et Howe, *Generations : The History of America's Future, 1584 to 2069*⁶. *The Fourth Turning*, cette « prophétie américaine » qui a tant fasciné l'ex-éminence noire de Donald Trump veut que l'histoire se déploie par cycles d'environ 80 ans, constitués chacun de quatre phases ou « tournants » : croissance, maturation, entropie et destruction⁷. Strauss et Howe affirment que « l'histoire est saisonnière », que ces cycles sont aussi prévisibles et inévitables que les quatre saisons, et que « l'hiver est imminent » :

History is seasonal, and winter is coming. [...] The very survival of the nation will feel at stake. Sometime before the year 2025, America will pass through a great gate in history, one commensurate with the American Revolution, Civil War, and twin emergencies of the Great Depression and World War II. The risk of catastrophe will be high. The nation could erupt into insurrection or civil violence, crack up geographically, or succumb to authoritarian rule.⁸

Pour qui adhéraient aux théories de Strauss et Howe, l'ouvrage aurait été rédigé en automne : les États-Unis récoltaient alors les fruits du « glitz » des années Reagan sans s'imaginer que le pays amorçait

¹ « [A] simpleminded militaristic chauvinism ». In Richard Rorty, *Achieving Our Country*, op. cit. p. 4.

² *Id.*, pp. 89-90.

³ In Ken STERN, « Stephen Bannon, Trump's New C.E.O., Hints at His Master Plan », *Vanity Fair*, 17 August 2017. <https://www.vanityfair.com/news/2016/08/breitbart-stephen-bannon-donald-trump-master-plan/> (accessed 21 February 2018).

⁴ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning : What the Cycles of History Tell Us About America's Next Rendezvous with Destiny* [1997], New York : Broadway Books, 1998. Sur la fascination de Steve Bannon pour *The Fourth Turning*, voir : David KAISER, « What's Next for Steve Bannon and the Crisis in American Life », *Time*, 3 February 2017. <http://time.com/4659390/howe-strauss-steve-bannon/> (accessed 21 February 2018).

⁵ Stephen BANNON, *Generation Zero*, Citizens United, 2010. <https://www.youtube.com/watch?v=nM9h8fdNNwQ/> (accessed 21 February 2018).

⁶ William STRAUSS, Neil HOWE, *Generations : The History of America's Future, 1584 to 2069*, New York : William Morrow and Co., 1991.

⁷ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, op. cit., p. 3.

⁸ *Id.*, p. 6.

« une ère de dérive nationale et de décadence institutionnelle »¹. Selon cette lecture résolument déterministe, l'histoire américaine serait ponctuée de ce que les auteurs appellent des « étincelles » ou des « catalyseurs » et qui provoquent les crises majeures de manière cyclique, telles l'insurrection et l'exécution de John Brown (1859) avant la guerre de Sécession ou le jeudi noir de Wall Street (1929) avant la Grande Dépression². D'aucuns ont logiquement voulu voir dans les attentats du 11-septembre un marqueur comparable, mais c'est en 2008, avec la faillite de Lehman Brothers, que Neil Howe (William Strauss est décédé en 2007) identifia l'élément déclencheur du Quatrième Tournant :

I believe the catalyst occurred in 2008. It's a date that is looking better and better as time goes by. The year 2008 marked the onset of the most serious U.S. economic crisis since the Great Depression. It also marked the election of Barack Obama, which could yet turn out to be a pivotal realignment date in U.S. political history.³

Steve Bannon adhérerait à cette chronologie, considérant que l'ascension au pouvoir de Donald Trump marquait le Quatrième Tournant et qu'elle se trouvait explicitement prédite, en ces termes, dans *The Fourth Turning* :

[A] national election will produce a sweeping political realignment, as one faction or coalition capitalizes on a new public demand for decisive action. [...] The winners will now have to pursue the more potent, less incrementalist agenda about which they had long dreamed and against which their adversaries had darkly warned. [...] In foreign affairs, America's initial Fourth Turning instinct will be to look away from other countries and focus total energy on the domestic birth of a new order. Later, provoked by real or imagined outside provocations, the society will turn newly martial. [...] The Crisis mood will dim expectations that multilateral diplomacy and expanding global democracy can keep the world out of trouble.⁴

The Fourth Turning propose une vision apocalyptique dans le sens où l'histoire des États-Unis s'y trouve intégralement déterminée, ce qui est contraire aux idéaux fondateurs. Si des intellectuels ont effectivement cherché, au 19ème et au début du 20ème siècles, à théoriser voire à anticiper la marche de la civilisation, dont Karl Marx, Auguste Comte ou Arnold Toynbee, William Strauss et Neil Howe, historiens auto-proclamés, ne sont pas de ceux-là. Poussée à l'extrême, la logique déterministe et cyclique qu'ils déployaient invalide de facto une vertu fondamentale de la démocratie puisqu'il n'y aurait alors plus aucune différence dans le fait que les Américains aient élu Franklin Roosevelt plutôt qu'Herbert Hoover, Ronald Reagan plutôt que Walter Mondale, et Donald Trump plutôt qu'Hillary Clinton. Strauss et Howe décrivent en outre l'avènement d'un « Gray Champion » après chaque événement catalyseur : John Winthrop, Benjamin Franklin, Abraham Lincoln et enfin Franklin Roosevelt. Le « Gray Champion » est à l'origine un personnage de fiction, issu des *Twice Told Tales*⁵ de Nathaniel Hawthorne, qui s'élève contre l'oppresseur britannique au nom des habitants de Boston dans la Nouvelle Angleterre de la fin du 17ème siècle. Chez Strauss et Howe le « Gray Champion » est un aîné, mais un aîné très différent des citoyens vieillissants qui ont traversé le passé de l'Amérique, très différent des vieux Oncles Sam⁶. Chaque avènement du « Gray Champion » marque le début d'une période sombre, d'adversité et de danger⁷. Avec le Quatrième Tournant, toujours d'après Strauss et Howe, la Génération Y, celle des « millennials », allait se rassembler derrière un « Gray Champion » pour que la génération suivante ne se trouve pas elle aussi

¹ *Id.*, p. 3.

² *Id.*, pp. 5-6.

³ Neil HOWE, « Dating the Fourth Turning », *The Saeculum Decoded*, 19 March 2012. <http://blog.saeculumresearch.com/2012/03/dating-the-fourth-turning/> (accessed 21 February 2018).

⁴ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, *op. cit.*, pp. 275-276.

⁵ Nathaniel HAWTHORNE, *Twice-Told Tales*, Boston : American Stationers, 1837.

⁶ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, *op. cit.*, p. 141.

⁷ *Id.*

privée des bienfaits du Rêve américain, pour faire une place à la génération montante—quoi qu’il puisse en coûter à l’État fédéral et quel que soit l’état de l’économie¹. Sans céder ici à la tentation de stigmatiser à notre tour un Antéchrist, sans minimiser non plus le potentiel politique lié à une instrumentalisation de la figure de Donald Trump, force est de constater que la lecture politique telle qu’adosée au Quatrième Tournant de Strauss et Howe, donc de Steve Bannon dans leur sillage, était erronée. Car Trump s’est prioritairement adressé aux Américains plus âgés, lesquels souffraient d’un sentiment de déclassement, de dépossession, et très peu aux jeunes générations qui, dans leur immense majorité, éprouvaient plutôt le sentiment de n’avoir jamais eu accès au Rêve américain. La jeunesse américaine n’avait pas voté pour Trump lors de la présidentielle de 2016 ; la fameuse Génération Y, celle des « millennials », n’avait pour ainsi dire pas voté du tout².

Steve Bannon, directeur exécutif de la campagne présidentielle de Donald Trump, avait pourtant promis l’apocalypse sur la base des prophéties de Strauss et Howe. Howe publia d’ailleurs dans le *New York Times* du 24 février 2017 un article intitulé « Où Steve Bannon a-t-il trouvé sa vision du monde ? Dans mon livre »³. Largement crédité de la victoire de Trump, Bannon, que l’entourage de Donald Trump surnommait parfois « Raspoutine », avait construit son ascension politique sur une rhétorique résolument et nécessairement apocalyptique. Il s’agissait, comme le sous-titre de *The Fourth Turning* l’indiquait d’ailleurs, de préparer le « prochain rendez-vous de l’Amérique avec le destin ». Dès la campagne électorale le candidat Trump avait donc cherché à dramatiser et à instrumentaliser un univers déterminé : le taux de criminalité, les attentats terroristes et le contrôle de l’immigration avec la construction du fameux mur frontalier avec le Mexique. De même, le démantèlement de l’État administratif promis par Trump s’avérait être une des préconisations de Strauss et Howe pour anticiper le Quatrième Tournant, dans une vision utilitariste d’élimination pure et simple de tout ce qui ne fonctionnait plus :

New civic authority will have to take root, quickly and firmly—which won’t be easy if the discredited rules and rituals of the old regime remain fully in place. We should shed and simplify the federal government in advance of the Crisis by cutting back sharply on its size and scope but without imperiling its core infrastructure.⁴

Le Rêve américain lui-même ne fonctionnait plus, et Donald Trump proclama même sa mort le 9 juillet 2016 sur Facebook : « [s]adly, the American dream is dead. But if I ever get elected president, I will bring it back, bigger and better than ever »⁵. La mort du Rêve américain était également posée dans *The Fourth Turning* :

Early in the current century, Herbert Croly wrote of a “progressive nationalism” and James Truslow Adams of an ‘American Dream’ to refer to this civic faith in linear advancement. Time, they suggested, was the natural ally of each successive generation. Thus arose the dogma of an American exceptionalism, the belief that this nation and its people had somehow broken loose from any risk of cyclical regress.⁶

L’apocalypse était ainsi constitutive de la légitimité politique de Donald Trump, comme en témoigne le ton sombre et très atypique de son discours inaugural sur le thème du « carnage américain » :

Mothers and children trapped in poverty in our inner cities; rusted-out factories scattered like tombstones across the landscape of our nation; an education system, flush with cash, but which leaves our young and beautiful students

¹ *Id.*, p. 294.

² James PURTILL, « How one million young people staying home elected Donald Trump », ABC, 10 November 2016. <https://www.abc.net.au/triplej/programs/hack/one-million-young-people-staying-home-elected-donald-trump/8014712> (accessed 1 February 2020).

³ Neil HOWE, « Where did Steve Bannon get his worldview? From my book », *The New York Times*, 24 February 2017.

⁴ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, *op. cit.*, p. 313.

⁵ Donald TRUMP, Facebook post, 9 July 2016. <https://www.facebook.com/DonaldTrump/posts/10157280885660725> (accessed 23 February 2018).

⁶ William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, *op. cit.*, p. 10.

deprived of knowledge; and the crime and gangs and drugs that have stolen too many lives and robbed our country of so much unrealized potential. This American carnage stops right here and stops right now.¹

Les auteurs de *The Fourth Turning* prédisent ensuite le retour à une société plus traditionaliste, plus conservatrice rendue possible par une nouvelle forme d'autorité incarnée par le « Gray Champion ». Soit encore rappelé ici que l'ouvrage date de 1997, date à laquelle Donald Trump ignorait vraisemblablement lui-même qu'il serait un jour candidat à la présidence. Strauss et Howe consacrent un chapitre à la meilleure façon de se préparer au Quatrième Tournant. Une des rubriques est intitulée « [h]eed emerging community norms »², et l'on comprend mieux, dès lors, la façon dont l'administration Trump chercha à bouleverser les normes et les motivations idéologiques qui la soutenaient :

If you don't want to be misjudged, don't act in a way that might provoke Crisis-era authority to deem you guilty. If you belong to a racial or ethnic minority, brace for a nativist backlash from an assertive (and possibly authoritarian) majority.³

Le scénario de l'élection de 2016 et l'émergence d'un programme apocalyptique étaient dès lors posés, apocalyptique dans le sens où, tout sauf linéaire, cette idéologie nouvelle renversait la plupart des valeurs portées par les États-Unis depuis la précédente « étincelle », c'est à dire depuis la crise de 1929 :

Unless you expect your income and wealth to be low enough to pass a means test, you should discount U.S. government promises about the reliability of Social Security, Medicare, and Medicaid, and perhaps even public employee pensions.⁴

Conclusion

The Fourth Turning n'est pas un traité politique, et ce n'est pas non plus un ouvrage historique. Certes William Strauss était titulaire d'un Master en politiques publiques de Harvard et Neil Howe d'un Master en économie de Yale, mais *The Fourth Turning* n'a ni la méthodologie ni la rigueur d'un ouvrage historique. Et nous sommes ici très éloignés des rapports qui avaient pu lier John Keynes et Franklin Roosevelt, Arthur Schlesinger et John Kennedy, ou Milton Friedman et Ronald Reagan. Est-ce à dire que les figures politiques ont tout simplement les intellectuels qu'elles méritent ? Steve Bannon et Donald Trump n'étaient ni Franklin Roosevelt, ni John Kennedy—ni même Ronald Reagan. Si l'instrumentalisation idéologique d'un président des États-Unis avait des précédents historiques, dont la prise de contrôle des deux mandats de George W. Bush par les néoconservateurs, celle de Donald Trump par Steve Bannon et ses pairs était particulièrement déconcertante. Dans *Devil's Bargain : Steve Bannon, Donald Trump, and the Storming of the Presidency*, le journaliste Joshua Green décrit l'enchaînement qui conduisit à cette prise de contrôle au moment de la campagne présidentielle de 2015-2016 :

Where others saw Trump's campaign as a joke or an ego trip, Bannon framed it as the inevitable U.S. manifestation of [the right-wing populist uprisings sweeping across Europe and Great Britain] and Trump as the avatar of an us-versus-them populism that could galvanize an electoral majority to rise up and smash a corrupt establishment.¹

¹ Donald TRUMP, « Inaugural Address », 20 January 2017, *The American Presidency Project*. <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=120000/> (accessed 23 February 2018).

² William STRAUSS, Neil HOWE, *The Fourth Turning*, op. cit., pp. 318-319.

³ *Id.*, p. 319.

⁴ *Id.*, p. 320.

La question n'est même plus de savoir si Bannon entendait ou non déclencher une guerre nucléaire, ce dont il n'avait sans doute pas l'intention même s'il perçoit l'Islam à travers le prisme du choc des civilisations. Il n'en avait de toute façon pas l'autorité. Son limogeage le 18 août 2017, un peu moins de sept mois après le début du mandat de Donald Trump, était moins la conséquence d'un désaccord politique que celle de son émergence croissante dans la sphère publique, donc d'une sorte de rivalité médiatique avec Trump, en particulier après que Bannon avait fait la une de *Time Magazine* le 17 février 2017 sous le titre « The Great Manipulator ». Comme le souligne Joshua Green, « Trump doesn't want any costars »². Bannon, devenu trop encombrant, fut limogé quelques mois plus tard, moins d'une semaine après la manifestation « Unite the Right » de Charlottesville dans l'État de Virginie³.

Au-delà de la personne de Steve Bannon et de sa proximité avec Donald Trump, l'attrait de théories telles que celles développées dans *The Fourth Turning* pour les dirigeants d'une grande puissance telle que les États-Unis laissait entrevoir le niveau d'amateurisme du 45ème président des États-Unis et de son entourage. Et même dans l'hypothèse où les théories développées dans *The Fourth Turning* auraient été crédibles, l'approche résolument clivante de Donald Trump soulèverait les mêmes interrogations quant à sa faculté à incarner le « Gray Champion » évoqué par Strauss et Howe. L'apocalypse résidait au fond dans un anéantissement programmé du discours politique auquel se substituaient toutes sortes de théories et de prophéties auto-réalisatrices pour le moins hasardeuses. C'est ainsi qu'après avoir proclamé la mort du rêve américain durant la campagne de 2016⁴, le président Trump s'exprimait en ces termes devant la Latino Coalition le 7 mars 2018, revendiquant désormais la paternité d'un Rêve américain « born again » :

What we are witnessing now is the rebirth of the American Dream. Everybody in the world is talking about it. It looks a little nasty when you watch the news, or as I sometimes call it, the Fake News. (Laughter.) But everybody in the world is talking about what's happening in the United States. It's really incredible. Best numbers in so many different ways—companies, unemployment. So many records we're setting. The whole world is talking about it. And each of you here today, along with millions of hardworking Latinos all across our nation, are making that dream into a reality. You're really making America great again. A lot of the people in this room are making America great again.⁵

¹ Joshua GREEN, *Devil's Bargain: Steve Bannon, Donald Trump, and the Nationalist Uprising*, New York : Penguin Books, 2017. Rpt. 2018, pp. 5-6.

² *Id.*, p. 12.

³ Carrie DANN, Jane C. TIMM, « 'He Should Go' : Calls for Bannon's Ouster Came From Right and Left », NBC News, 19 August 2017. <https://www.nbcnews.com/politics/donald-trump/he-should-go-calls-bannon-s-ouster-came-right-left-n794021> (accessed 1 February 2020).

⁴ Voir *supra*.

⁵ « Remarks by President Trump at the Latino Coalition Legislative Summit », The White House, 7 March 2018. <https://www.whitehouse.gov/briefings-statements/remarks-president-trump-latino-coalition-legislative-summit/> (accessed 31 March 2018).